

PIERRE SAUREL

L'espion H-87



BeQ

Pierre Saurel

L'agent IXE-13 # 054

L'espion H-87

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 322 : version 1.0

L'espion H-87

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

L'agent secret IXE-13, l'as des espions canadiens, s'était vu confier une nouvelle mission.

Mais cette mission s'annonçait très dure.

En effet, IXE-13 devait se rendre directement en Allemagne.

Le général Rolston, un vieil officier retiré de l'armée active, avait changé brusquement ses habitudes quotidiennes.

Son domestique avait immédiatement rapporté le fait.

Sans avoir de preuves directes, on croyait que le vrai général Rolston était tombé prisonnier aux mains des Allemands.

Un espion nazi avait pris sa place en Angleterre.

À cause de ses nombreuses connaissances, le

général Rolston faisait partie de comités secrets qui dressaient tous les plans d'attaque et de défense de l'armée.

Mais pouvait-on arrêter celui qu'on croyait être le faux général ?

On pouvait toujours le faire, oui.

Mais si l'on commettait une erreur ?

Si c'était le vrai général ?

Les journaux s'empareraient de l'affaire.

On imagine un peu le scandale que cela pourrait produire.

Aussi, Sir Arthur, le chef des espions, décida de passer à l'action.

Pour démasquer le faux général, il n'y avait qu'une solution.

Ramener le vrai Rolston en Angleterre.

Or, d'après les rares nouvelles qu'il avait, Rolston devait être rendu à Berlin et prisonnier.

Sir Arthur ne réfléchit pas longuement.

Il n'y avait qu'un seul homme pour accomplir

cet exploit.

Et cet homme, c'était son as espion, le Canadien-français, Jean Thibault, que tous connaissaient sous le nom d'IXE-13.

Le Canadien partit donc pour la France.

Ses deux inséparables compagnons étaient avec lui.

En effet, Gisèle Tubœuf, la fiancée de l'espion et elle-même espionne française, ainsi que le colosse marseillais Marius Lamouche, avaient insisté pour l'accompagner.

Tous trois avaient donc quitté l'Angleterre.

Mais, il n'était pas facile de se rendre à Berlin.

Avant de penser à accomplir sa mission, IXE-13 devait trouver le moyen de se rendre dans la capitale allemande.

Sir Arthur lui avait donné des ordres.

L'avion les déposerait tout près d'un asile.

Et c'est parmi ces fous qu'IXE-13 trouverait la personne qui lui permettrait de faire le voyage sans difficulté.

Nous avons vu lors de notre dernier chapitre (lire : *L'asile sans fous*) comment IXE-13 avait obtenu les renseignements désirés.

Gisèle avait en mains les passeports nécessaires pour se rendre en Allemagne.

IXE-13 deviendrait le lieutenant Adolf Laustriz.

Gisèle, elle, porterait le nom de Freda Karni.

Quant à Marius, il serait le sergent Carl Bruntz.

Les trois espions devaient se diriger vers Saint-Neumiens.

À quelques milles du village, ils trouveraient une grange au toit rouge.

Dans la grange, une automobile les attendait.

Avec cette auto et les papiers, ils devaient se rendre à Berlin sans difficulté.

Aidés du docteur Leroi, le médecin en charge de l'asile, IXE-13 et ses amis s'étaient enfuis aux premières heures de la nuit.

Leroi avait mis une automobile à leur

disposition et leur avait indiqué par quel chemin passer pour se rendre à Saint-Neumiens.

IXE-13 était au volant de la voiture.

Un peu avant d'arriver à Saint-Neumiens, il décida :

- Nous allons descendre ici.
- Pourquoi ? demanda Marius.
- C'est préférable, nous pourrions nous faire remarquer.

Gisèle approuva.

- Nous allons faire le reste du chemin à pied.

Ils avaient environ cinq milles à marcher.

Ils stationnèrent la voiture dans un champ.

Quelqu'un qui passait sur la route ne pouvait la voir.

Il fallait éviter de se faire remarquer.

- Eh bien, allons-y.

Il faisait nuit noire.

Mais ils étaient certains d'être sur la bonne route.

Gisèle ne savait rien de ce que Marius et IXE-13 avaient appris du fou qui se prenait pour Christophe Colomb.

– Où allons-nous au juste ? demanda-t-elle.

– À une sorte de grange au toit rouge, répondit Marius.

IXE-13 paraissait soucieux.

– Il y a quelque chose qui me chiffonne.

– Quoi donc, patron ?

– D’après les papiers, je suis supposé être lieutenant et toi sergent, Marius.

– C’est bien ça, dit Gisèle.

– Nous aurons les papiers... la voiture... mais les costumes...

– Quels costumes, peuchère ?...

– Mais les costumes de l’armée nazie.

Marius sursauta :

– Mais, bonne mère, c’est vrai...

Gisèle, à son tour, enchaîna :

– Il y a aussi autre chose.

– Comment cela ?

– Vous semblez tous oublier que nous sommes connus.

Mais le Canadien avait pensé à tout.

– Ne crains rien, ma petite Gisèle...

– Mais, même si nous portons des costumes de l'armée, on nous reconnaîtra...

– Non, j'ai fait tout ce qu'il faut pour nous maquiller.

IXE-13 mit la main dans la poche intérieure de son gilet.

Il en sortit une petite pochette.

– Avec ça, nous nous transformerons.

Ils arrivaient dans le village.

IXE-13 les arrêta :

– Nous devons suivre la grande route et dépasser le village.

– C'est ce que Christophe m'a dit, bonne mère...

– Eh bien, je trouve que ce n'est pas prudent

de traverser le village.

– Nous pourrions rencontrer des Allemands, fit Gisèle.

– Naturellement, nous sommes en France occupée.

– Mais qu'est-ce que nous allons faire, peuchère ?

IXE-13 regarda autour de lui :

– Coupons à travers champs.

– Nous allons peut-être perdre du temps... si nous dépassons la grange...

– Eh bien, nous reviendrons en arrière, c'est tout.

Et nos trois amis quittèrent la grande route.

Ils s'engagèrent dans les champs, mais toujours en suivant la route de loin.

Ils traversèrent ainsi le village sans être inquiétés.

– Nous pouvons reprendre la route.

Ils quittèrent les champs.

Gisèle demanda :

– De quel côté allons-nous ?...

– De l’avant... nous marcherons pendant un quart d’heure... si nous ne rencontrons pas la grange au toit rouge... eh bien, nous reviendrons à l’arrière.

Et ils continuèrent leur chemin.

Personne ne parlait.

Allaient-ils perdre un temps précieux ?

Les regards se posaient à gauche et à droite.

– Il y a une grange, là...

IXE-13 dirigeait son projecteur vers le toit.

– Non, ce n’est pas encore là.

Le toit n’était pas rouge.

Et on continuait la route.

– Patron ?...

– Quoi, Marius ?...

– Ça fait vingt minutes qu’on marche...

IXE-13 s’arrêta :

– Déjà ?...

– Oui.

Gisèle demanda :

– Retournons-nous ?...

IXE-13 réfléchit.

C'était une grave décision.

– Écoutez, il faut prendre une chance... pour moi, nous ne sommes qu'à deux ou trois milles de Saint-Neumiens... la grange n'est peut-être qu'à quelques pieds devant nous...

– Elle est peut-être en arrière...

– Peut-être... mais essayons encore durant quelques minutes... j'hésite à retourner en arrière.

Ils ne pouvaient discuter les ordres du patron.

Deux, trois minutes s'écoulèrent.

– Une grange, dit Gisèle...

IXE-13 projeta la lumière de sa lampe sur le toit.

– Non, pas encore...

Il soupira, puis partit de l'avant.

Les deux autres le suivirent.

On ne rencontrait presque plus de maisons.

IXE-13 aperçut une ombre au loin.

– Si c’est une grange et pas la bonne, je retourne en arrière...

C’était une grange.

IXE-13 l’éclaira.

– Bonne mère, ça y est...

– Le toit est rouge !

Marius cria :

– Hourra.

– Tais-toi donc, Marius, reprocha Gisèle.

– Et puis, rien nous dit que c’est la bonne grange, même si elle a un toit rouge.

D’un pas décidé, ils s’engagèrent dans la petite route de terre.

IXE-13 arriva le premier.

Il essaya d’ouvrir la porte.

– Elle semble fermée par en dedans...

– Eh bien, la personne qui l’a fermée a dû en sortir... bonne mère...

– C’est un signe qu’il y a une autre porte.

Sans hésiter, IXE-13 fit le tour du bâtiment.

En effet, il y avait une petite porte à l’arrière.

Mais celle-là aussi était fermée.

– Voulez-vous que je la défonce, patron... ?

Marius était prêt à foncer, l’épaule en avant.

Mais IXE-13 l’en dissuada :

– On ne sait jamais, ça peut avertir quelqu’un... on ne prend jamais trop de précautions... surtout si c’est la bonne grange...

– Mais alors ?

IXE-13 avait déjà son idée.

– Marius ?

– Oui, patron ?

– Tu vas me hisser sur le toit.

Gisèle leva la tête.

Elle comprit.

Il y avait une petite fenêtre sur le toit.

– Ça fera moins de bruit... je n'ai qu'à briser une vitre et non à enfoncer une porte.

– Très bien, patron, montez.

Marius plaça ses mains l'une dans l'autre.

IXE-13 mit le pied.

– Hé hop, on monta.

Marius leva le patron comme si c'eut été un fétu de paille.

IXE-13 s'agrippa au toit.

Quelques secondes plus tard, il atteignait la petite fenêtre.

Il essaya de l'ouvrir mais elle devait être retenue par un crochet.

Notre héros mit la main dans sa poche et sortit son mouchoir.

Il s'en couvrit le poing, puis : Bang !

La vitre vola en éclats.

En prenant bien soin de ne pas se couper, le Canadien introduisit la main à l'intérieur et

réussit à rejoindre le petit crochet.

Il ouvrit la fenêtre.

Aussitôt, IXE-13 retint un cri de joie.

En bas, dans la grange, il y avait une automobile.

IXE-13 s'agrippa au colombage, rejoignit l'un des côtés du mur et descendit lentement.

Aussitôt qu'il toucha le sol, il s'empressa d'aller ouvrir à ses amis.

Gisèle et Marius retinrent leur cri de surprise.

– Nous l'avons !

– Peuchère, l'automobile.

IXE-13 avait ouvert l'une des portières.

– Mes amis, dit-il, notre problème est résolu.

– Comment cela ?

IXE-13 sortit deux costumes.

– Un costume de lieutenant et un autre de sergent.

Les Français n'en revenaient pas.

– Comment se fait-il ?...

IXE-13 expliqua :

– Il se fait que vos compatriotes les Français savent organiser leur affaire. Ils avaient tout prévu et probablement que ce n'est pas le seul endroit en France où il y a des choses cachées comme ici... La Résistance fait du très beau travail.

Mais ils n'avaient pas de temps à perdre.

IXE-13 endossa le costume de lieutenant.

Il fouilla dans les poches.

Il n'y avait que quelques papiers sans importance.

Mais le costume avait bel et bien appartenu au lieutenant Adolf Laustriz.

Dans la poche intérieure, il trouva une photo.

En dessous, on pouvait lire :

Lieutenant Laustriz.

– Ça, ça va m'aider.

Il se tourna vers Marius :

– Hé, Marius ?

– Regarde donc dans la poche intérieure de ton uniforme... il y a peut-être une photo.

– Oui, patron ?

– Mais... c'est vrai, s'écria Marius au bout d'un instant.

– Eh-bien, le maquillage n'en sera que plus facile.

IXE-13 se mit à l'œuvre.

Il changea tout d'abord quelques traits de la figure de Gisèle.

Mais la jeune Française se ressemblait encore.

– Tu n'as pas peur qu'on me reconnaisse ?...

– Sais-tu, Gisèle, quel est le meilleur maquillage ?...

– Non.

– Eh bien, c'est de rester au naturel.

La jeune fille éclata de rire :

– Mais non, ne ris pas, j'ai parfaitement raison.

– Comment cela ?

– Suppose que tu arrives en Allemagne et que tout de suite, quelqu'un te reconnaisse.

– Ils vont m'arrêter.

– Non.

– Pourquoi ?

– Parce qu'ils vont tout simplement se dire : Si nous l'arrêtons, nous commettons une erreur.

– Comment cela ?... Je ne comprends pas.

– Parce qu'ils croiront que ce n'est pas toi.

Gisèle haussa les épaules. Elle ne comprenait absolument rien au raisonnement d'IXE-13.

– Ils diront, poursuivit IXE-13, c'est une jeune fille qui ressemble à Gisèle Tubœuf, mais ils te savent intelligente et que si tu viens en Allemagne, tu seras maquillée et non pas naturelle.

Cette fois, Gisèle avait compris.

– Tous les espions sont maquillés... les Allemands recherchent donc une personne maquillée.

– Justement.

– Alors, pourquoi Marius et toi vous transformez-vous ?

– Parce que nous sommes obligés.

– Ah !

– Si nos amis de la résistance ont jugé à propos de nous faire endosser le costume d’officier nazi, c’est qu’il y a des avantages.

– Probablement.

– Il faut donc que nous prenions aussi la figure de nazis. Et puis, je crois que la coïncidence serait un peu grande s’ils reconnaissaient à la fois, IXE-13 et ses deux amis.

Une demi-heure plus tard, nos trois héros étaient prêts.

IXE-13 et Marius ressemblaient, pas parfaitement mais encore assez, au lieutenant Laustriz et au sergent Carl Bruntz.

– Marius ?

– Oui, patron ?

– Ouvre les portes, je vais sortir la voiture,

– Bien patron.

– Tu refermeras les grandes portes, et sors par la petite porte de côté.

– Entendu.

IXE-13 mit le moteur de la voiture en marche.

Gisèle s’assit à ses côtés.

Marius ouvrit les portes et la voiture recula jusque dans la cour.

Le Marseillais referma les grandes portes avec soin, traversa l’espèce de garage et sortit par la petite porte de derrière.

Il monta à l’arrière de la voiture.

– Eh bien, allons-y, peuchère.

– C’est ça, en route pour Berlin !

II

Comme nous l'avons appris lors de notre dernier chapitre, le général Rolston était bel et bien prisonnier des Allemands.

Nous avons vu aussi qu'Adolf Hitler, lui-même, s'intéressait à son cas.

Il avait fait venir le commandant Von Tracht à son bureau.

Comme on le sait, Von Tracht était probablement l'ennemi le plus acharné d'IXE-13.

Hitler lui avait confié la garde du général Rolston.

Et à son tour, Von Tracht avait confié cette mission au capitaine Bouritz.

Le même soir de cette entrevue, le général Rolston arrivait à Berlin avec un groupe de prisonniers.

Un sergent de la Gestapo l'emmena

directement au bureau de Von Tracht.

– Allons, passez, dit-il au général.

Le général entra.

Le sergent le suivit et salua militairement :

– Heil Hitler.

– Heil Hitler, répondit Von Tracht.

Le sergent donna une violente gifle au général et la casquette de Rolston roula à ses pieds.

– Vous n’êtes pas capable de saluer ?

Le général ne répondit pas.

Il se pencha pour ramasser sa casquette.

Le sergent en profita pour lui donner un violent coup de pied dans les reins.

– Tiens, chien, c’est tout ce que tu mérites.

Le général s’écroula en poussant un gémissement.

– Très bien, sergent, c’est assez, dit Von Tracht, il faut ménager ce prisonnier...

– Mais, c’est un général...

– Justement, nous en avons grandement

besoin. Ce sont les ordres du führer.

Au mot Führer, le sergent leva le bras.

– Heil Hitler.

– Heil Hitler.

Le commandant continua :

– Vous pouvez vous retirer, sergent, dites à mon secrétaire qu’il appelle le capitaine Bouritz.

– Bien, commandant.

De nouveau, ce furent des saluts et le sergent sortit.

Pendant ce temps, le général Rolston avait réussi à se relever péniblement.

Rolston ne portait pas le costume militaire.

Il était habillé comme un simple civil.

Von Tracht s’approcha de lui.

– Alors, c’est vous le général Rolston.

Le vieux général leva la tête.

– Oh, vous pouvez bien ne pas répondre, fit Von Tracht, ça nous est égal.

– Si vous vous attendez à tirer quelque chose

de moi, vous perdez votre temps.

– Mais nous n’en avons pas la moindre idée. Au contraire, nous ne vous forcerons pas à parler. Le véritable général Rolston nous renseignera.

– Que voulez-vous dire ?

– Mais il y a un général Rolston, là-bas en Angleterre.

– Hein ?...

– Mais oui, un général Rolston qui a pris votre place... l’un de nos amis... vous comprenez pourquoi nous vous avons enlevé ?

– Bandits !

– Et puis, mon cher général, vous allez vous rendre compte que toutes les rumeurs sur le traitement des prisonniers sont fausses... Ici, les vôtres sont traités comme des princes... vous verrez...

Le général se passa la main dans les reins :

– Je commence déjà à m’en rendre compte.

On frappa à la porte.

– Entrez.

Bouritz parut.

– Heil Hitler.

– Heil Hitler.

– Vous m’avez fait demander, commandant ?

– Oui, Bouritz.

Il lui montra le général.

– Voici notre homme.

– Vous voulez dire, le général Rolston ?

– Exactement. Alors, Bouritz, je n’ai pas besoin de vous rappeler mes ordres.

– Non, commandant.

Devant un prisonnier, Von Tracht ne tutoyait jamais son assistant.

– Traitez-le comme les autres prisonniers... ce n’est pas un insubordonné.

– Bien.

– Des bons repas, un bon lit... enfin, comme tous les prisonniers.

Et Von Tracht glissa un clin d’œil à Bouritz.

– Je comprends, commandant.

Il se tourna vers le général :

– Général, nous aurons peut-être un peu de travail à vous faire faire... il en faut pour le délasserement du corps, mais vous aurez beaucoup de temps libre. Si vous aimez la lecture, dites-moi quel genre de livres vous préférez.

Le général ne répondit pas.

Bouritz et Von Tracht voulaient certainement rire de lui.

– Vous pouvez l’emmener, Bouritz.

– Bien, commandant.

Von Tracht appela deux gardes.

Ils encadrèrent Rolston.

– Allons, suivez-moi.

Bouritz sortit après avoir salué.

Lui et Von Tracht ne voulaient certes pas rire du général.

Souvent, quand on avait affaire à un prisonnier de marque, on essayait de l’impressionner par des bons traitements.

Aussi, le général fut fort surpris lorsqu'on l'emmena dans sa cellule.

Ce n'était pas une cellule ordinaire.

Certes, il y avait des barreaux et une porte cadenassée, mais l'intérieur surprenait les plus avertis.

Tout d'abord, un beau tapis s'étendait sur toute la longueur.

Un joli divan servait de lit.

Dans un coin, un beau fauteuil avec autour, un cendrier et une lampe sur pied.

Puis sur le mur opposé, une bibliothèque contenant quelques livres.

– Vous paraissez surpris, général, fit Bouritz en entrant.

Le général garda de nouveau le silence.

Mais il n'avait pas besoin de répondre.

Ça se lisait à son air.

– Tous nos prisonniers sont dans des cellules comme celle-ci.

Pourtant, le général avait déjà vu des prisonniers.

Des prisonniers qui avaient réussi à s'échapper.

Et d'après ce qu'ils disaient, ils avaient été martyrisés.

– Alors, général, mettez-vous à votre aise. Faites comme si vous étiez chez vous.

Bouritz sortit suivi des gardes.

– Alors, vous connaissez le règlement ?

– Oui, capitaine.

– Vous ne laissez entrer personne dans la cellule, même pas le führer lui-même sans l'accompagner. Guettez constamment, les fusils prêts à tirer, quand il y aura quelqu'un avec le prisonnier. Si jamais il parvient à s'enfuir, vous serez fusillés, vous deux ou les deux autres qui seront de garde. Compris ?

– Oui, capitaine.

Bouritz s'éloigna, certain que Rolston ne pourrait s'échapper.

De plus, quand la porte s'ouvrait, une sonnerie résonnait dans le bureau de Bouritz.

Le capitaine, s'il redoutait quelque chose, pouvait facilement se rendre à la cellule pour voir ce qui se passait..

Les gardes qu'il avait placés près de Rolston étaient les plus expérimentés et probablement les plus solides... les plus durs.

La mission d'IXE-13, de délivrer le général, est loin d'être accomplie.

Au contraire, elle s'annonce comme des plus ardues.

*

Le général Rolston était des mieux traités.

Ses repas n'avaient pas d'égal.

Il dormait paisiblement toutes les nuits et le jour, il aidait à faire le ménage de sa cellule, mais c'était tout.

Il passait le reste de sa journée à lire et à fumer

sa pipe.

Il était là depuis quelques jours lorsque le commandant Von Tracht le fit demander à son bureau.

En moins d'un mois, le commandant avait été appelé deux fois par le führer.

– Sans doute qu'Hitler veut me demander des nouvelles du général.

– Asseyez-vous, Von Tracht.

– Merci.

Le führer passa le doigt dans sa moustache.

C'était là un signe de nervosité.

– Von Tracht, ça ne va pas trop bien du côté du général.

– Ah, comment cela ?

– Eh bien, celui qui a pris sa place ne peut pas nous donner de renseignements.

– Comment cela ?

– Je ne sais pas, Mein Gott, je ne comprends plus rien. Il assiste bien à des assemblées, mais ce

sont des affaires sans importance... et pourtant, Rolston était important.

– Je vous crois.

– Peut-être qu'on se doute de quelque chose... à moins qu'on n'ait plus confiance en lui.

Le Führer sembla réfléchir profondément.

Von Tracht prit bien garde de troubler son silence.

– J'aurais voulu qu'on obtienne plus d'un renseignement par notre homme qui joue le rôle de Rolston, mais c'est impossible... Rolston est au courant des futures attaques des Alliés. C'est lui-même qui a dressé les plans d'invasion... lui et quelques autres... eh bien, puisque mon homme ne peut pas me renseigner, il va falloir, commandant, que vous tiriez les vers du nez du général.

Von Tracht avait compris.

– N'usez pas de violence tout de suite... essayez la persuasion.

– Bien, notre führer.

Von Tracht était bien décidé à faire parler Rolston.

Il rentrerait ainsi dans les bonnes grâces du chancelier.

Les deux gardes accompagnèrent le général jusqu'au bureau du commandant.

L'un des gardes frappa :

– Entrez, cria Von Tracht.

Le général aperçut le commandant.

Le fidèle capitaine Bouritz était à ses côtés.

Le vieil homme pensa tout de suite :

– Tiens, tiens, il se prépare quelque chose. Ce n'est pas pour rien qu'on me traitait comme un prince.

Les deux gardes restèrent debout aux côtés du général.

– Asseyez-vous, fit Von Tracht.

Rolston obéit.

– Bouritz !

– Oui, commandant ?

– Offrez donc un cigare au général.

Bouritz se leva.

Il ouvrit la boîte qui se trouvait sur le bureau de Von Tracht.

– Servez-vous, général ?

– Merci, je n’accepte de cadeaux de personne.

Von Tracht sourit :

– Vous nous prenez encore pour des ennemis, général, pourtant, nous ne désirons que votre bien.

– Si vous désirez mon bien, pourquoi ne me remettez-vous pas en liberté ?

– Mais voyons, général, vous savez que nous sommes en guerre. Nous ne sommes pas de mauvais types, si les Alliés nous ont déclaré la guerre, ce n’est pas votre faute.

– Oh !

Bouritz enchaîna :

– Tout ce que nous désirons, c’est le bien-être, le bonheur de l’humanité.

Le général était rouge.

Il bouillait de colère.

Von Tracht demanda :

– Général, dites-nous franchement, êtes-vous bien traité ?

Rolston garda le silence.

– Vous ne voulez pas répondre... c'est parce que vous seriez dans l'obligation d'avouer que nos prisonniers sont mieux traités que les vôtres... vous devez le savoir... vous étiez un homme important, là-bas, en Angleterre.

Le général haussa les épaules.

– Je ne sais ce que vous voulez dire...

– Vraiment ?

– J'étais à ma retraite depuis déjà deux ans.

Von Tracht fit ironiquement.

– Oui, on sait ce qu'était votre retraite... vous travailliez, mais pas ouvertement.

– Vous faites erreur.

– Enfin, là n'est pas la question, général.

Bouritz continua :

– Venons-en donc tout de suite au fait, commandant.

– Vous avez raison, capitaine.

Von Tracht regarda Rolston dans les yeux :

– Mon ami, le capitaine avait raison, tout à l’heure, quand il disait que nous ne voulions que le bien-être de l’humanité. Vous savez fort bien que nous allons gagner la guerre.

Le général leva la main.

Pour la première fois, il souriait :

– Oh, ça, dit-il simplement...

– Je vois, vous avez encore espérance en la victoire, fit Bouritz.

– Naturellement, naturellement...

Von Tracht reprit :

– Supposons que vous gagniez la guerre. Qu’arriverait-il ? Tout le monde serait traité comme le sont les Allemands que vous avez fait prisonniers.

– Tandis que si nous gagnons, continua le capitaine Bouritz, tous les peuples seront traités en princes, comme vous l’êtes actuellement... et cette guerre, nous la gagnerons... ça va prendre encore quelque temps, mais nous la gagnerons.

Le commandant soupira :

– Hélas... le temps est encore trop long... surtout pour les pauvres peuples qui souffrent. Avec votre aide, général... nous pourrions hâter les affaires.

– Avec mon aide ?

– Mais oui, vous êtes au courant de certains petits secrets qui pourraient grandement nous aider.

Bouritz termina d’un air triomphant :

– Qui pourraient hâter la délivrance de l’humanité.

Ils se turent tous les deux.

Ils avaient terminé leur petit discours.

Le général les regarda longuement, puis :

– C’était donc ça...

– Quoi ?

– Ce petit traitement à l'eau de rose que vous m'infligiez depuis mon arrivée ici. C'était pour essayer de me gagner.

– Mais non, général... nous traitons tous nos prisonniers de la même manière.

– Vous mentez.

Le général s'était levé.

L'un des gardes vint pour le rasseoir rudement.

Mais Von Tracht fit un signe et le garde s'arrêta.

Rolston se pencha en avant sur le bureau du commandant :

– Vous êtes la race la plus ignoble, la plus hypocrite qui existe sur le globe. Tous les moyens sont bons pour arriver à votre but. Des centaines de prisonniers qui ont réussi à s'évader de vos fameux camps de concentration sont venus nous déclarer quel traitement vous leur infligiez... vous croyez que je vais vous croire ?... Non, messieurs... jamais. Je ne suis pas un

lâche... je ne vendrai pas ma patrie.

Bouritz et Von Tracht faisaient des efforts pour se contenir.

Rolston poursuivit :

– Vous voulez me faire parler ?... Jamais, vous entendez, jamais je ne desserrerai les lèvres. Vous me ferez subir les pires tortures... rien ne me décidera. Je parle de tortures, car je sais que vous en arriverez à cela... il n'y a que la bestialité que votre fou d'Hitler a pu vous montrer correctement.

Von Tracht cria :

– C'est assez, chien ! Je ne permettrai pas que tu insultes notre führer ici, dans mon bureau.

Le général se moqua :

– Tiens, vous n'êtes plus aussi poli qu'avant... vous me tutoyez, même.

Von Tracht ordonna :

– Gardes !

– Commandant ?

– Reconduisez-le à sa cellule, immédiatement.

Les deux gardes empoignèrent solidement le général.

– Allons, marchez !

Ils sortirent.

Bouritz et Von Tracht restèrent seuls.

Le commandant s'écria :

– Mein Gott... j'aurais pu lui sauter à la figure.

– Et moi donc, à votre place commandant, j'en parlerais tout de suite au führer.

– Avec nos petits supplices, nous pourrions le faire parler, j'en suis assuré.

– Pourquoi ?

– Moi aussi. Oh, après que je lui aurai conté l'entrevue que nous avons eue avec Rolston, je suis certain qu'il nous approuvera.

– Et puis, alors, malheur au général.

– Oui, finie, la comédie, il va s'apercevoir que nos petits cachots, ce ne sont pas tous des salons.

III

L'auto filait dans la nuit.

IXE-13 et ses deux compagnons étaient maintenant en Allemagne.

Avec des papiers parfaitement en règle et l'automobile qu'ils possédaient, ils n'avaient eu aucune difficulté à traverser les lignes.

Aussitôt qu'on voyait la carte du lieutenant Laustriz, on s'inclinait.

Mais que devait faire IXE-13 une fois à Berlin ?

Où devait-il aller ?

Il l'ignorait totalement.

Marius prit la roue à un certain moment.

Le jour commençait à poindre.

Il faisait assez froid.

IXE-13 reprit les papiers que Gisèle lui avait

donnés et les étudia longuement.

Le lieutenant Laustriz était un espion au service des nazis.

La jeune fille et le sergent l'accompagnaient dans ses aventures.

Laustriz était un des plus célèbres espions allemands et IXE-13 s'en aperçut lorsqu'il vit qu'il s'agissait du fameux H-87.

Il avait souvent entendu parler de cet espion.

C'était une copie de l'agent IXE-13.

Mais ce que les Allemands ignoraient, c'est que Laustriz avait dû tomber aux mains des résistants français qui l'avaient fait prisonnier ou peut-être tué.

IXE-13 décida donc de se rendre au bureau de l'espionnage à Berlin.

Ce devait être un peu comme à Londres.

On ne pouvait pas y rencontrer les chefs.

Il fallait tout simplement se rapporter.

Une fois de plus, la chance allait sourire à notre héros.

Nos trois amis s'arrêtèrent dans un petit village de la banlieue de Berlin.

Ils prirent un bon déjeuner, puis IXE-13 et ses deux compagnons entrèrent dans la capitale allemande.

Immédiatement, IXE-13 alla retenir deux chambres dans un hôtel.

– Gisèle ?

– Oui.

– Tu vas te montrer le moins souvent possible.

– Pourquoi ?

– Marius et moi, nous ressemblons à nos personnages, mais toi, rien nous dit que tu ressembles à Freda Karni.

– Je comprends.

– Quand on me parlera de toi, je saurai bien t'excuser.

Vers dix heures, IXE-13 et Marius se rendirent au bureau de l'espionnage.

IXE-13 dit simplement à la jeune fille :

– Je suis le lieutenant Laustriz.

– Oui ?

– Vous direz aux chefs que je suis de retour avec mes deux compagnons et que je loge à l'hôtel Vanderff.

– Très bien. Vous ne bougerez pas de là ?

– Non, pas jusqu'à nouvel ordre.

IXE-13 et Marius retournèrent à leur hôtel.

Maintenant, pour eux, il s'agissait d'attendre.

– Peuchère, patron, pour moi, notre mission n'est pas près d'achever.

– Comment cela ?

– Il faut que nous sachions où est le général.

– Justement, ensuite, nous le délivrerons.

Gisèle demanda :

– Oui, mais comment nous y prendre pour savoir s'il est véritablement prisonnier ?

– Vous semblez oublier que l'affaire du général Rolston se rattache au service secret allemand.

– Non, mais...

– Ce service doit connaître toute l’histoire du général. Eh bien, avant longtemps, nous serons en communication avec l’un des chefs de ce service. Ce sera le temps d’agir.

– Nous lui tirerons les vers du nez ?

IXE-13 haussa les épaules.

– Attendons les événements, peut-être s’en présentera-t-il un favorable qui pourra nous aider.

Sans le savoir, le Canadien ne pouvait dire plus juste.

*

C’était quelque chose de rare, d’inédit, de jamais vu.

Pour la troisième fois en peu de temps, le commandant Von Tracht rendait visite à Adolf Hitler.

Cette fois, ce fut le commandant qui demanda à voir le Führer.

Ce dernier le reçut sans trop d'hésitation.

Il connaissait un peu le but de sa visite.

– Alors, commandant, vous m'apportez de bonnes nouvelles ?

Von Tracht baissa la tête :

– Hélas, non.

– Comment cela ?

Hitler bondit :

– Ne me dites pas que le général s'est échappé.

– Oh non, noble führer, mais je l'ai questionné.

Hitler se rassit :

– Et puis ?

Von Tracht lui raconta la conversation que Bouritz et lui avait eue avec le général Rolston.

Le commandant n'omit aucun détail.

Aussi, on imagine un peu la rage du führer.

– Qu'est-ce que vous dites ?... Moi ?... il m'a traité de fou, moi ?...

- Oui, noble führer...
- Mais vous auriez dû le tuer...
- Ce n'est pas l'envie qui m'en manquait.
- Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?
- Parce que vous me l'aviez défendu.
- Oui, vous avez raison.

Il y eut un long silence et comme Hitler ne se décidait pas à parler, Von Tracht se risqua à poser une question.

- Que dois-je faire maintenant ?
- Le faire parler.
- Me laissez-vous le choix des moyens ?
- Oui. Martyrisez-le s'il le faut...
- Très bien, dès demain...

Hitler l'arrêta :

- Non.
- Pourquoi ?
- Parce qu'avant, je veux que vous vous occupiez d'autre chose. Je vois que vous êtes intelligent, Von Tracht.

– Merci.

– Et de plus, je ne veux pas mettre trop de monde au courant de cette affaire qui se doit de demeurer secrète.

– Je vous comprends.

– Vous allez voir Hans Austrung du service secret.

– Bien.

– Vous allez lui dire ce qui s’est passé là-bas, en Angleterre.

– À propos du général ?

– Exactement. Dites-lui que depuis que notre homme a pris la place de Rolston, il ne peut obtenir aucune information vitale.

– Entendu.

– Je veux qu’il envoie quelqu’un enquêter sur place. Si par hasard, l’espion qui joue le rôle de Rolston nous a trompés ou qu’il le joue mal, eh bien, qu’on l’assassine... vous entendez... un espion comme cela ne mérite pas de travailler pour moi.

– Je ferai le message à Hans Austrung.

– J’ai dit ! Vous pouvez partir, commandant, je ne vous retiens plus. Cependant, tenez-moi au courant des développements.

Von Tracht sortit.

Deux heures plus tard, Hans Austrung arrivait au bureau du commandant.

– Vous m’avez fait demander, Von Tracht ?

– Oui, Austrung, et c’est sur un ordre du führer.

– Ah, qu’est-ce qui se passe donc ?

– Avez-vous déjà entendu parler du général Rolston ?

– Certainement, je suis au courant du travail de mes hommes.

– Tant mieux, ça va simplifier ma tâche.

– Comment cela ?

– Vous savez que celui qui le remplace ne remporte pas un très gros succès...

– Je sais... et le führer n’est pas content.

– Avec raison.

Austrung approuva.

Von Tracht continua :

– Il n’a pas confiance en votre homme.

– Hein ?...

– C’est-à-dire qu’il veut que vous fassiez enquête.

– Moi-même ?

– En envoyant un de vos hommes en Angleterre pour surveiller l’espion. Il veut savoir si ce dernier remplit bien son rôle.

Austrung réfléchit quelques secondes, puis :

– C’est parfait.

– Vous allez envoyer quelqu’un ?

– Oui, et cette fois, le führer ne pourra pas dire que j’envoie quelqu’un qui ne fait pas son devoir.

– Ah, vous avez déjà quelqu’un en vue ?

– Oui, quelqu’un dont vous avez certainement entendu parler, Von Tracht. Je me compte chanceux de l’avoir présentement sur la main.

– Qui ?

– Le célèbre espion H-87, le lieutenant Laustriz et ses deux compagnons, le sergent Carl Bruntz et Freda Karni.

IV

Le lendemain de son arrivée à Berlin, IXE-13 reçut la visite d'un homme qu'il ne connaissait pas.

Il supposa que ce devait être l'un des chefs du service d'espionnage allemand.

Marius était avec le Canadien.

Gisèle, fidèle à la consigne, ne se montrait pas.

L'homme entra dans la chambre et referma la porte derrière lui :

– Vous me reconnaissez ?

IXE-13 comprit.

Comme Sir Arthur, l'homme devait souvent se déguiser.

IXE-13 avoua :

– J'avoue que non.

Il était certain de lui faire plaisir.

Un large sourire éclaira la figure de l'inconnu :

– Eh bien, c'est moi... votre patron, Herr Austrung.

IXE-13 parut fort surpris :

– Herr Austrung ?

– Parfaitement.

Marius laissa tomber un :

– Mein Gott.

Austrung se retourna :

– Vous êtes surpris, vous aussi, sergent ?

IXE-13 répondit tout de suite, pour ne pas donner de chance à Marius de commettre une erreur.

– Vous êtes tellement bien maquillé. Pour moi, vous êtes un prince du maquillage.

– Merci, merci.

Marius avait compris qu'il s'agissait là de quelqu'un d'important.

Il avança une chaise.

Austrung demanda :

– Freda n’est pas avec vous ?...

– Non, elle est sortie... Oh, ces femmes, quand ça arrive dans une ville, même en temps de guerre, ça veut parcourir les magasins !

– Laissez-la faire, lieutenant, c’est son plaisir.

– Alors, Herr, quelle nouvelle mission venez-vous me confier ?

– Nous en parlerons tout à l’heure. Tout d’abord, dites-moi, ça a bien marché en France ?

IXE-13 tressaillit.

Il ne savait pas ce que Laustriz avait fait lors de son dernier voyage.

Il fallait tout de même répondre quelque chose.

IXE-13 était dans une jolie situation :

– Pas mal...

– Je vois que vous êtes modeste...

– Mais non.

– Si, j’ai reçu le rapport de vos activités...

- Ah, bon.
- Ça l’air de vous surprendre ?...
- Mais non, mais avec cette guerre...
- Oui, en effet. En tout cas, Laustriz, je vous félicite, c’est du beau travail.

IXE-13 respira plus à l’aise.

- Merci.
- Vous devez avoir eu peur...
- Peur ?...
- Lorsque vous êtes tombé aux mains des patriotes français ?...
- Moi peur ?... Jamais...
- Bravo, Laustriz.
- Je me suis tiré de là, comme si c’était rien.
- Vous êtes un as...

IXE-13 essaya de changer la conversation :

- Mais je n’aime pas les compliments ni les félicitations... je préfère parler de l’avenir... de la nouvelle mission que vous allez me confier...
- Oui, en effet, vous faites bien de me le

rappeler.

Austrung sortit un long cigare de sa poche.

IXE-13 fit un signe à Marius et ce dernier lui tendit une allumette.

– Merci.

L'Allemand envoya quelques bouffées de fumée dans les airs, puis demanda :

– Vous êtes prêt à repartir, Laustriz ?

– Toujours.

– Eh bien, cette fois, je vais vous envoyer en Angleterre.

IXE-13 ne broncha pas.

Son nouveau rôle allait-il lui nuire au lieu de l'aider ?

– Très bien, Herr.

– Ce sera une curieuse de mission.

– Comment cela ?

– Vous devrez, là-bas, surveiller un espion.

– Je l'ai déjà fait.

– Je sais, mais cette fois, ce sera légèrement

différent.

– Vraiment ?

– Oui, c’est un de nos propres espions que vous devrez surveiller.

– Hein ?...

– Ça vous surprend ?...

– Un peu, je l’avoue...

– Eh bien, le führer a perdu confiance en un de mes hommes.

– Ah bon, je commence à comprendre.

– Or, cet espion avait une mission très spéciale à remplir. Il devait remplacer l’un des principaux hommes de guerre des Alliés, le général Rolston.

Marius et IXE-13 eurent peine à maîtriser leur surprise.

Marius demanda, comme malgré lui :

– Le général Rolston ?

– Mais oui, vous le connaissez ?

– Il me semble avoir déjà entendu son nom.

– Ah, bon.

La chose passa inaperçue.

IXE-13 avait repris son sang-froid.

Il demanda :

– Cet espion joue mal son rôle, Herr ?

– Je ne le sais pas... je ne sais rien de ce qui se passe là bas.

– Que voulez-vous que je fasse au juste ?

– Trouver pourquoi cet espion ne réussit pas à obtenir les renseignements que nous lui demandons. Depuis qu'il joue son rôle, il assiste à des assemblées peu importantes qui ne lui apprennent rien.

IXE-13 réfléchit.

Puis il essaya une question :

– J'ai peut-être déjà trouvé la réponse.

– Déjà ?

– Mais oui. Qui vous dit que ce n'est pas le véritable général Rolston qui lui met des bâtons dans les roues.

Marius admira le patron.

Il savait le tour de poser des questions.

Austrung répondit vivement :

– Impossible.

– Pourquoi ?

– Rolston est notre prisonnier.

– Il s'est peut-être échappé.

– Non.

– Vous êtes sûr ?

– Plus que certain, il est ici à Berlin.

IXE-13 fit semblant d'être surpris :

– Ici ?

– Mais oui.

L'espion réfléchit :

– Voilà qui va simplifier ma tâche.

– Comment cela ?

– Pour savoir si l'espion joue bien son rôle, il faut que je connaisse le véritable général Rolston, n'est-ce pas ?...

– Hum... oui...

– Si je n’ai jamais vu le général, si je ne connais pas ses habitudes, je ne pourrai jamais trouver ce qui cloche chez l’espion.

– C’est possible.

IXE-13 demanda sa fameuse question :

– Alors, Herr Austrung, avant de m’envoyer en Angleterre, pouvez-vous m’accorder quelques entrevues avec le général ?

– Des entrevues ?...

– Oui. Vous savez que je sais questionner. Je le ferai parler sur ses habitudes... son caractère, puis, je surveillerai le jeu de notre espion...

– J’approuve votre méthode, Laustriz.

Marius murmura :

– Peuchère, le patron travaille bien, il va pouvoir rendre visite au général.

Mais Austrung avait repris :

– Je ne sais pas si ce sera possible.

– Pourquoi ?

– Parce que ce prisonnier est très important.

- Ah !
 - Jusqu’ici, personne ne l’a vu...
 - Mais, Herr, une mission comme celle que vous voulez me confier, c’est quelque chose...
 - Je sais...
- Austrung se leva :
- Vous allez demeurer ici ?...
 - Oui.
 - Eh bien, je vais en parler au commandant.
 - Quel commandant ?
 - Le commandant Von Tracht, c’est lui qui a la garde du général. Je vous en donnerai des nouvelles.
 - Parfait, Herr Austrung.
 - Au revoir, lieutenant, au revoir, sergent.
- Il leva le bras en l’air :
- Heil Hitler.
 - Heil Hitler.
- Le chef du service d’espionnage nazi sortit.

Marius et IXE-13 se regardèrent :

– Peuchère, murmura Marius.

IXE-13, lui, se mit à rire :

– Quand je pense que je vais revoir le commandant Von Tracht.

– Ça vous fait rire ?...

– Un peu, je songe à mes missions passées... j'ai toujours eu du plaisir à travailler contre Von Tracht et son ami Bouritz.

IXE-13 était très heureux de la tournure des événements.

– J'avais raison, n'est-ce pas ?

– Comment cela, patron ?

– La chance vient à ceux qui savent être patients. Si je puis entrer en communication avec Rolston, je saurai bien trouver un moyen pour le sortir de là.

Le patron était optimiste.

Mais Marius, lui, sans être pessimiste, se disait :

– Pour moi, ce n'est pas encore fait.

V

La porte du bureau s'ouvrit.

– Heil Hitler !

– Heil Hitler !

– Vous m'avez fait demander, commandant ?

– Oui, Bouritz.

Von Tracht désigna un fauteuil :

– Assieds-toi.

– Merci.

Von Tracht prit son air important :

– Pour la troisième fois, je suis allé rendre visite au führer.

– La troisième fois ?...

– Mais oui, mais oui... j'y retournerai demain ou après-demain.

– Mein Gott..

– Ça te surprend, Bouritz.

– C’est tellement difficile de voir le Führer.

– Pas pour un homme comme moi.

Et Von Tracht se gourmait.

Il aimait à impressionner le capitaine.

– Eh bien, Bouritz, le führer s’est rangé à mon avis.

– Comment cela ?

– Il nous laisse la route libre.

– La route libre ?...

Von Tracht cria presque :

– Tu ne comprends rien... je veux parler du général Rolston.

– Ah bon.

– Il nous ordonne de le faire parler par n’importe quel moyen.

– Mein Gott, je saisis maintenant.

– Il est temps.

Bouritz se frottait les mains de joie :

- Quand allons-nous le faire parler ?
 - Aujourd’hui.
 - Eh bien, je m’en charge, Mein Gott, dans une demi-heure, je gage que ce chien aura parlé.
 - Non, pas si vite.
 - Pourquoi ?
 - Tout d’abord, tu vas le changer de cellule.
 - Bien.
 - Tu l’emmèneras dans une des cellules noires. Avertis les gardes d’être durs pour lui, et comme nourriture, le pain et l’eau seulement.
 - Entendu.
 - Cet après-midi ou ce soir, il sera plus raisonnable.... plus facile à faire parler...
 - Parfait, commandant... vous me faites un grand plaisir.
 - Tant mieux. Allons, va exécuter mes ordres.
- Bouritz salua :
- Heil Hitler.
 - Heil Hitler.

Il sortit et se dirigea aussitôt vers la belle cellule occupée par le général.

Il glissa quelques mots aux gardes.

– Vous avez compris ?

– Oui.

– Alors, allez chercher le costume.

– Parfait.

L'un des gardes partit.

Il revint quelques secondes plus tard avec un vieux costume de prisonnier.

Jusque-là, on avait laissé, au général, ses propres vêtements.

L'un des gardes ouvrit la porte.

Le général était assis dans son fauteuil et lisait.

Le garde, tenant le costume, s'avança :

– Lève-toi, chien.

Le général parut surpris.

Que voulait dire ce changement d'attitude ?

L'homme lui asséna un coup de pied :

– Lève-toi que je te dis.

Le général dut obéir.

– Allons, déshabille-toi et endosse ce costume.

– Mais...

– Tu ne comprends pas ?

D'un geste brusque, le garde le saisit par la chemise, tira de toute sa force et la déchira.

– Mets ce costume et plus vite que ça.

Bouritz regardait la scène de loin.

Il rigolait.

Le général se déshabilla et revêtit le costume de prisonnier.

– Il se passe quelque chose, se dit-il.

Il reçut une gifle retentissante.

– Ne grogne pas... je ne le permets pas...

Le garde l'empoigna par le collet :

– Allons, passe devant...

Le général avait peine à marcher.

Le coup de pied qu'il avait reçu dans les

jambes lui faisait mal.

– Plus vite...

– J’ai mal à une jambe.

– Laquelle ?

– La gauche.

Le garde lui donna un coup de pied avec ses souliers ferrés.

Mais cette fois, il le frappa sur la jambe droite :

– Tiens, ton mal sera égal sur les deux côtés.

Le général était tombé à genoux.

Le garde le releva durement :

– Marche ou sinon, le prochain que tu recevras, ce sera dans les reins.

Péniblement, Rolston sorti de sa cellule.

Bouritz alla au devant de lui :

– Bonjour, général, vous me reconnaissez, capitaine Bouritz.

– Que veut dire tout ceci ?...

– Oh, presque rien, ce n’est qu’une petite

punition. Vous n'avez pas voulu être gentil, il y a deux jours, avec le commandant...

Rolston comprit.

Maintenant, on allait le traiter comme tous les autres prisonniers.

– Nous nous voyons obligés de vous changer de cellule... c'est la pénitence.

Précédés de Bouritz, les deux gardes firent passer le général par plusieurs petits corridors.

Enfin, ils arrivèrent dans une sorte de souterrain fort humide.

L'un des gardes ouvrit une cellule.

– Entrez.

Il donna une violente poussée au général qui tomba à genoux dans sa cellule.

Le garde ferma la porte à double tour.

Bouritz leur fit quelques recommandations :

– Au pain et à l'eau.

– Bien..

– De plus, vous continuez votre surveillance...

– Parfait.

– S’il arrive quelque chose, tenez-moi au courant... si ça vous tente de lui administrer quelques coups, allez-y, mais ne le blessez pas trop.

Les deux gardes se regardèrent avec joie.

– Merci, capitaine.

– Nous commençons à nous ennuyer. J’aime à garder un prisonnier quand on peut s’amuser légèrement avec.

– Je sais, mais ne le blessez pas trop.

Bouritz s’éloigna.

Les prochaines heures que le général Rolston allait vivre, ne s’annonçaient pas comme des plus gaies.

*

La sonnerie du téléphone résonna.

Von Tracht décrocha :

– Ya ?...

– Herr Austrung veut vous voir.

– Faites-le attendre.

– Von Tracht, depuis qu’il avait vu Hitler, se croyait important.

Il faisait attendre ses visiteurs.

Il continua la lecture de son journal durant quelques minutes.

Puis, il sonna son secrétaire.

– Vous pouvez faire entrer Herr Austrung.

– Bien, commandant.

Quelques secondes plus tard, on frappait à la porte.

– Entrez.

Austrung parut :

– Heil Hitler !

– Heil Hitler !

– Excusez-moi de vous avoir fait attendre... je suis tellement occupé...

Von Tracht le fit asseoir.

Puis, il lui demanda :

– Alors, qu’y a-t-il, Herr Austrung ?

– J’ai vu le lieutenant Laustriz.

– Et puis ?

Austrung lui raconta la conversation qu’il avait eue avec IXE-13.

– Alors, commandant, qu’est-ce que vous en pensez ?

Von Tracht se leva.

Il réfléchit profondément.

Il fallait qu’il prenne une décision.

– Je ne sais pas si le führer...

– C’est le führer qui envoie Laustriz en mission.

– Je sais.

– Alors, il faut aider H-87 le plus possible.

Mais il y avait un embêtement...

– Ça va un peu déranger mes plans...

– Comment cela ?...

– Dès aujourd’hui, je devais faire parler Rolston...

– Ah !

– Si nous lui administrons quelques petits traitements, il se peut fort bien qu’il ne soit pas en état de parler...

– Mais ça peut toujours attendre.

– Le führer m’a demandé de le faire parler...

– Oui, mais la mission passe avant, n’est-ce pas ?...

Von Tracht hésita :

– Je crois que oui, dit-il, à la fin...

– Bon.

– C’est vrai qu’Hitler m’a demandé de vous voir avant de faire parler le prisonnier.

– Alors, il faut laisser Laustriz à son idée...

– Je pourrais toujours aller en dire un mot au Führer...

– Je ne sais pas s’il aimerait cela...

– Pourquoi ?

– Notre chef aime que nous prenions nos propres décisions.

Enfin, le commandant Von Tracht se décida :

– Dites à Laustriz de venir me voir.

– Bien. Vous allez lui permettre ?...

– Je réfléchirai.

– Entendu, commandant.

Austrung se leva.

Et après avoir salué, il sortit du bureau du commandant.

VI

Austrung vint rendre visite à IXE-13.

– Le commandant Von Tracht vous attend.

– Il va me laisser voir le prisonnier ?

– Je le crois.

– Eh bien, je vais emmener le sergent Bruntz avec moi.

– Pourquoi ?

– Parce que nous sommes mieux deux qu'un seul.

– C'est préférable que vous y alliez seul, lieutenant. Là, vous pourrez donner vos raisons au commandant.

– Parfait.

Une fois Austrung parti, Marius manifesta de l'inquiétude.

Gisèle était venue les rejoindre.

- Je n’aime pas cela que tu y ailles seul.
 - Peuchère... Von Tracht vous reconnaîtra peut-être.
 - Je ne crois pas... en tout cas, c’est notre unique chance... il faut la saisir...
 - J’aurais voulu aller avec vous, patron.
 - J’essaierai de te faire admettre, Marius.
- Gisèle demanda :
- Et moi, qu’est-ce que je vais faire ?...
 - Toi, Gisèle, tu vas attendre... j’aurai peut-être besoin de toi plus que jamais. Il ne faut pas précipiter les événements.
 - Quand allez-vous voir le commandant ?
 - Tout de suite.
- Les deux Français étaient nerveux.
- IXE-13 endossa son gilet.
- Je ne serai pas longtemps.
 - Tu es certain ?
 - Je refuserai de voir Rolston tout de suite. En tout cas, je m’arrangerai... dans deux heures au

plus tard, je serai de retour...

– Sinon ?...

– Sinon, ce sera à votre tour de passer à l'action.

*

– Commandant ?

– Ya ?

– Le lieutenant Laustriz est ici pour vous voir.

– Vous le ferez entrer aussitôt que Bouritz sera arrivé.

– Parfait.

Le commandant raccrocha

Il pesa sur un bouton qui faisait résonner une sonnerie dans le bureau de Bouritz.

Deux minutes s'écoulèrent.

Puis, on frappa à la porte.

– Entrez.

Bouritz parut, salua, puis demanda :

– Qu'est-ce qu'il y a, commandant ?

– Je vais avoir une entrevue. Je veux que vous y assistiez.

– Une entrevue ?... avec qui ?

– Avec le lieutenant Laustriz.

– Ah bon.

La sonnerie du téléphone résonna :

– Ya ?

– Est-ce que je vais faire entrer le lieutenant ?

– Ya.

Von Tracht raccrocha.

La porte s'ouvrit et IXE-13, l'as des agents secrets, parut.

C'était la première fois depuis longtemps, qu'IXE-13 affrontait ses deux ennemis.

En entrant, comme tout bon Allemand, il leva le bras :

– Heil Hitler.

– Heil Hitler.

Von Tracht et Bouritz avaient répondu tous les deux au salut.

IXE-13 commença tout de suite :

– Herr Austrung m’a dit que vous désiriez me voir, commandant ?

– Parfaitement.

Il lui offrit un fauteuil :

– Asseyez-vous.

IXE-13 obéit.

Du coin de l’œil, il jeta un regard en direction de Bouritz.

Ce dernier l’examinait comme s’il avait été une bête de somme.

– J’espère qu’il ne se doute de rien.

Von Tracht commença :

– Alors, vous désirez voir le général Rolston ?

– Oui, commandant. L’on m’a confié une mission et je ne néglige rien pour la réussir.

– Je connais votre renommée.

– Alors, je veux continuer dans le chemin de

la réussite. Je crois qu'il serait préférable que j'aie une couple de conversations avec Rolston.

– J'ai beaucoup réfléchi depuis ce matin.

– Ah !

– J'ai causé avec mon ami, le capitaine Bouritz.

IXE-13 se retourna et salua Bouritz.

– Nous pouvons vous aménager une entrevue avec Rolston.

– Une seule ?...

– Vous commencerez par une. Si ça ne donne pas de résultats, ce sera inutile de continuer.

– Bon.

– Si ça en donne, je verrai ce que j'aurai à faire.

– Très bien. C'est vous qui êtes le chef, commandant.

– Pouvez-vous le voir tout de suite ?

– Le général ?

– Oui.

IXE-13 déclara nettement :

– Impossible.

– Pourquoi ?

Le Canadien regarda sa montre :

– Il est quatre heures moins vingt et je dois me rapporter à quatre heures...

– Alors, quand ?

– Disons demain ?

– Demain avant-midi ?

– Comme vous voudrez.

– Parfait, disons à dix heures, j'arrangerai l'entrevue, déclara Bouritz.

– Merci.

IXE-13 se leva.

Comme il allait sortir, il demanda :

– Oh, commandant ?

– Oui ?

– Je puis emmener le sergent Bruntz avec moi ?

– Le sergent Bruntz ?...

– Mais oui, c'est mon aide.

– Pourquoi voulez-vous l'emmener ?

Bouritz déclara :

– Un, c'est assez.

Mais le Canadien n'était pas de cet avis et pour cause.

– Je ne crois pas, capitaine.

– Ah !

– Deux têtes valent mieux qu'une, ne l'oubliez pas.

IXE-13 connaissait Von Tracht.

Il le savait fort orgueilleux.

Aussi, pour lui faire plaisir, il ajouta :

– À moins que ce soit une tête comme le commandant Von Tracht... lui, il en vaut plus que deux. Mais voilà, je ne suis pas le commandant.

– C'est vrai, fit Von Tracht.

Mais Bouritz ne voulait pas en démordre :

– Vous êtes quand même notre meilleur

espion.

– Peut-être... mais un détail peut m'échapper. Ce détail-là, Bruntz pourrait le saisir. Ça pourrait ainsi abréger nos entrevues.

Le compliment qu'IXE-13 avait fait au commandant porta fruit.

– Vous avez raison, Laustriz.

– Alors, j'emmènerai le sergent ?

– Oui.

IXE-13 salua :

– Heil Hitler !

– Heil Hitler.

Il sortit.

Bouritz se leva.

Il se mit à se promener de long en large.

Le commandant le regardait faire.

Soudain, il lui demanda :

– Qu'est-ce que tu as ?

Bouritz ne répondit pas.

– Parle ! Tu aurais préféré que je ne permette pas à Laustriz d’emmener son compagnon ?

– Non.

– Alors ?

– C’est drôle mais ce lieutenant ne m’inspire pas confiance.

– Hein ?...

– Je ne sais pas si c’est un pressentiment...

Le commandant se leva à son tour :

– Bouritz.

– Commandant ?

– Tu es un imbécile.

– Oui, commandant.

– Laustriz est le meilleur de nos espions.

– Je sais.

– Il a rendu des services au führer.

– Oui, commandant.

– Et tu oses dire que cet homme-là ne t’inspire pas confiance...

- Je puis me tromper...
 - Certainement que tu te trompes... As-tu déjà vu Laustriz avant aujourd'hui ?
 - Non.
 - Moi, je l'ai déjà rencontré... c'est un as, je te l'assure...
 - Ah bon, c'est parfait alors...
- Et Bouritz murmura :
- Je dois me tromper.
- Il demanda :
- Je puis me retirer, commandant ?
 - Oui.
- Bouritz allait sortir.
- Un instant.
 - Oui ?
 - Pour faciliter l'entrevue de demain, conduis Rolston dans la cellule spéciale.
 - Bien, commandant.
 - Et ce soir, n'essaie pas de le faire parler... attendons le résultat de cette entrevue.

– Parfait.

Bouritz s'en alla en murmurant :

– Si le commandant l'a déjà rencontré... c'est parfait... pourtant... mes pressentiments...

Gisèle était peinée.

Elle devait encore demeurer à l'arrière.

IXE-13 et Marius iraient rendre visite au général.

Elle, une fois de plus, demeurerait à l'hôtel.

Le Canadien et son compagnon avaient quitté l'hôtel vers neuf heures et trente.

Ils se rendirent au bureau de Bouritz.

C'était lui qui devait organiser l'entrevue.

À dix heures exactement, Bouritz les reçut : IXE-13 présenta son compagnon.

– Très bien, suivez-moi, dit Bouritz.

Ils traversèrent de longs corridors.

Le capitaine les prévint :

– Le général Rolston est un prisonnier important.

– Je sais.

– Nous l’avons mis dans une cellule spéciale...
Nous vous laisserons une demi-heure avec lui.

– Parfait.

– Mais les gardes seront là.

– Je ne m’y objecte pas.

– Avec un prisonnier de cette importance, il faut prendre des précautions.

Ils arrivaient à la cellule.

Bouritz fit ouvrir les portes.

– Restez-la, dit-il aux gardes.

IXE-13 et le Marseillais furent émerveillés en apercevant la cellule.

Le général était étendu sur son lit.

IXE-13 s’approcha :

– Général...

Rolston sursauta :

– Quoi ?... qu’est-ce qu’il y a ?...

– Nous venons vous causer un peu... asseyez-vous...

Le général se retourna :

– Je ne veux voir personne.

IXE-13 se pencha sur lui et à haute voix :

– Il faut que nous vous parlions.

Marius cachait IXE-13.

Ce dernier en profita pour glisser un papier au général.

Rolston le déplia et la tête tournée contre le mur, il lut :

– Jouez notre jeu... il y va de votre vie... sommes deux amis... avalez ce papier...

Quelques secondes plus tard, Rolston se retournait :

– Vous ne pouvez pas me laisser tranquille ?

– Écoutez-nous général. Nous ne voulons que votre bien.

Rolston s'assit sur son lit.

– Que me voulez-vous ?...

– Je fais une enquête sur le goût des prisonniers...

– Pourquoi ?

– Parce que nous voulons votre bien-être...

IXE-13 commença :

– Je vois que vous fumez la pipe ?

– Oui.

– Quel tabac ?

Le général donna le nom du tabac.

Pendant qu'IXE-13 questionnait Rolston, Marius jetait un coup d'œil dans les alentours.

Il alla jusqu'à la fenêtre.

La fenêtre était petite et munie de lourds barreaux.

Mais elle n'était située qu'à quelques pieds du sol.

– Peuchère, si on pouvait faire quelque chose par là.

IXE-13 continuait d'interroger Rolston.

Au bout d'une demi-heure, Bouritz revint.

– L'entrevue est terminée.

– Parfait. Au revoir, général.

Et IXE-13 lui lança un clin d'œil.

– Le pauvre vieux, il va peut-être avoir un peu d'espoir.

Il sortit avec Bouritz.

– Rendez-vous au bureau du commandant. Il va vous recevoir.

Von Tracht les fit attendre un gros quart d'heure.

Pendant ce temps, Bouritz interrogeait les gardes sur ce qui s'était passé.

Il fit son rapport au téléphone.

Lorsque le commandant eut reçu l'appel de Bouritz, il fit entrer IXE-13.

– Je m'excuse de vous avoir fait attendre...

– Alors, cette entrevue ?...

– Tout marche à merveille.

IXE-13 lui raconta ce qui s'était passé.

Tout concordait avec ce qu'avait dit le garde.

– Alors, vous croyez que cela peut vous aider ?

IXE-13 expliqua :

– Je connais quelques goûts de Rolston. Ainsi, il ne fume que du tabac américain. De plus, il fume toujours avec des pipes qui ont de grands fourneaux.

– Et puis ?... qu'est-ce que cela donne ?...

– Eh bien, supposez que celui qui joue le rôle du général, fume du tabac anglais. C'est là une erreur qui peut avoir ouvert les yeux aux autorités.

– Mais c'est vrai,

– Et il y a des centaines de petites choses comme cela que je pourrais apprendre après une couple d'autres entrevues...

– Vous les croyez vraiment nécessaires ?...

– Indispensables. Rolston répond à mes questions, car il croit que ça peut l'avantager. Il me parle de ses livres en pensant que nous lui en apporterons.

– Je comprends.

– Alors, commandant ?...

– Revenez demain... je vous promets une autre entrevue... mais je ne puis en garantir une troisième.

– Entendu.

IXE-13 salua :

– Heil Hitler.

– Heil Hitler.

Il sortit accompagné de Marius.

Gisèle attendait leur retour avec anxiété.

– Eh bien...

– Tout marche à merveille... il ne nous reste qu'une chose à faire...

– Laquelle ?

– Faire évader le général Rolston.

– Hé peuchère, croyez-moi, patron, ce ne sera pas la plus facile... il va falloir trouver un bon plan.

IXE-13 a-t-il une idée ?...

Comment s'y prendra-t-il ?

Réussira-t-il à faire évader le général et à

sortir d'Allemagne ?

Ne manquez pas de lire le prochain chapitre des aventures de l'agent IXE-13, l'as des espions canadiens.

Cet ouvrage est le 322^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.